

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I BOXEUSES

COMBATTRE LES PRÉJUGÉS

CULTURE

*La force
dans les
différences*

DÉCRYPTAGE
ORIENTATIONS
NON GENRÉES

Marnie Duarte
MORDUE D'HUMANITÉ



Celle qui

comprend ses personnages

Nature vive et dynamique, Marnie Duarte illustre la liberté. De par l'acharnement dans son travail et sa détermination, elle s'est armée de moyens pour la conquérir et la maintient désormais à flots au quotidien. Native de la région parisienne, installée à Rennes il y a 25 ans, elle rêve depuis l'enfance de faire du théâtre son métier. « Pour l'anecdote, une voyante avait un jour arrêtée ma mère dans la rue pour lui dire "Un jour, ta fille sera sur les planches". Voilà, c'est rigolo ! », nous dit brièvement la comédienne et metteuse en scène. À 45 ans, elle a fini par donner raison à la prédiction de cette inconnue. Pourtant, son destin n'était pas tracé. L'époque n'encourageant pas l'exploitation des voies artistiques, elle s'oriente vers l'industrie pharmaceutique mais chatouillée par l'envie de refaire du théâtre et de travailler à son compte, elle enterre sa carrière de commerciale à 35 ans. Elle fonde alors la compagnie Les planches à sel, actuellement société de production de spectacles rebaptisée 11 sort ce soir. La comédie la saisit rapidement. « Ça a été un long parcours d'autodidacte. J'ai beaucoup observé. La comédie, ce n'est pas simple, on ne peut pas faire de l'à peu près. », précise-t-elle. Maîtriser les techniques et les règles, être à l'écoute du public venu s'amuser, le genre demande discipline et rigueur. Au delà du texte à retenir, il est indispensable de faire corps avec le personnage, « de l'aimer et le comprendre même dans ses actions qui vont à l'encontre de nos convictions parfois ! » Ces exigences lui collent à la peau car en plus d'appréhender tous ces individus fictifs, elle doit revêtir plusieurs casquettes pour mener sa barque à bon port en gérant le graphisme des affiches, la communication, les relations publiques et la direction des comédien-ne-s. Aujourd'hui associée, elle partage les missions de la direction artistique avec François Rimbau et la direction financière avec Thierry Marques, son mari, chargé également de la diffusion. Marnie possède une aura captivante, bordée par un joli sourire et un regard empl

de douceur. De sa bonne humeur et sa franchise se dégagent bienveillance et tendresse. Et on comprend qu'elle aime tous les personnages qu'elle campe, manière d'explorer librement toutes les facettes de sa propre personnalité, et qu'elle ait réussi à incarner sans jugement Madame Hortense, dans la pièce dramatique qu'elle a elle-même mise en scène, *Les demoiselles d'Avignon*. Une matrone dure, rigide, méchante de prime abord. « Elle ne me ressemble pas à la base et j'ai vraiment eu des difficultés à entrer dans ce personnage car je ne me sentais pas la capacité d'être aussi dure qu'elle. Et finalement, c'est une femme qui a du s'en sortir seule et elle n'est pas si mauvaise, elle est attachée à ses filles », explique celle qui à présent s'avoue fière de faire corps avec la tenancière du bordel barcelonais qui accueillait le jeune Picasso. On saisit alors sa capacité à passer de la comédie, qui demande « de la technique et de l'énergie », au drame, qui fait appel « à l'empathie ». La passion jaillit dès qu'elle aborde le contenu des pièces qu'elle monte, en particulier celle-ci, qui a mené l'équipe à vivre « un conte de fée » au festival d'Avignon en 2015. Elle, qui puise sa reconnaissance dans la progression des comédien-ne-s qu'elle accompagne, se délecte du succès de cette pièce aux valeurs féministes qu'elle partage, composée de toutes les facettes féminines. Les Demoiselles feront d'ailleurs un arrêt au Sabot d'or à Saint-Gilles, près de Rennes, le 4 mars à l'occasion du festival Comédie, proposé par 11 sort ce soir. La veille, dans la même salle, Marnie Duarte présentera sa première comédie, *Last night l'hypnose saved my life*, dans laquelle elle joue une présentatrice blasée par son métier et chargée d'animer une conférence sur l'hypnose. Pour l'écriture de ce spectacle - auquel participe l'hypnothérapeute Thomas Desdoit - qui s'annonce drôle et interactif, elle puise dans son expérience professionnelle d'animatrice de soirées et déterre son bref passé de coach mémoire. Décidément, Marnie Duarte n'a pas fini de nous émerveiller.

■ MARINE COMBE

CANAL B

canal b
94 MHz Radio curieuse



ON AIR



Art : www.myfishisfresh.com



ÉDITO | LA LIBERTÉ, DU BOUT DES DOIGTS
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

L'émancipation des individus est au centre de notre travail. Comme un leitmotiv au fil des pages et des numéros, elle passe par la remise en question des normes qui régissent nos sociétés. Mais la difficulté réside dans l'équilibre à trouver entre le cadre sociétal et les libertés individuelles. Comment écouter son libre arbitre quand les pressions jouent en sa défaveur ? Il n'est pas toujours évident d'aller à l'encontre de l'opinion publique et de déjouer les stéréotypes qui noircissent les chemins de la libération intellectuelle. Les femmes aujourd'hui investissent tous les secteurs, avec plus ou moins de facilité. Pour se défouler et se dépasser, dans le respect de soi et des autres, elles poussent les portes des clubs de boxe, enfilent les gants et n'hésitent pas à démontrer leur puissance, précision, agilité et vivacité. Pour prendre du plaisir dans un sport dont la philosophie va au delà des différences en tout genre, elles chaussent les rollers et foncent comme des éclairs le long de la piste circulaire dans un esprit collectif et spectaculaire. Pour acquérir de la confiance et de l'assurance en leurs capacités, elles prennent la plume, les crayons et les pinceaux et brisent les barreaux qui les séparent du monde extérieur. Pour se forger un avenir choisi, elles s'orientent en fonction de leurs envies et non selon des modèles prédéfinis et imposés par des soi-disant prédestinations naturelles, découlant d'un discours absurde et aberrant. Ce sont là des exemples parmi d'autres qui sont parlants et vibrants, en tout cas nous, ils nous ont touchés, atteints. Mais qu'importe la manière qui nous pousse à nous embarquer dans telle voie plutôt qu'une autre, seul compte le chemin vers l'épanouissement personnel que l'on pourra en retirer, à travers le collectif et/ou l'individualité, que ce soit dans son quotidien, sa vie professionnelle, ses loisirs, ses passions... Pour ne rien regretter, et peut-être même y arriver !



DERRIÈRE LES BARREAUX, ELLES PRENNENT LA PAROLE

Thérèse et Catherine attendent régulièrement les papiers jaunes informant les détenues du Centre pénitentiaire des femmes de Rennes des divers ateliers mis en place. « À l'extérieur, je croyais que j'étais nulle. Les activités me prouvent que je peux faire des choses », déclare la première. Rejointe par la seconde : « On est capables de faire autre chose, de ne pas rester enfermées. Les intervenants extérieurs nous permettent de nous projeter. C'est déjà un pied dehors. » À l'occasion du vernissage de l'exposition Citad'elles Hors les murs – dans le cadre du festival Images de Justice, organisé par l'association Comptoir du doc, à Rennes, du 23 au 31 janvier – les deux rédactrices de la revue (réalisée par et pour les détenues) ont obtenu une permission de sortie samedi 23 janvier et ont pu participer à la table ronde sur les pratiques artistiques en prison, au théâtre de la Parcheminerie. Elles étaient aux côtés d'anciennes co-détenues, Jessica, Anita et Fleur. Toutes les cinq parlaient avec fierté, émotion et détermination de confiance en soi, d'entraide, de satisfaction, de liberté et de force. « Ce n'est pas l'écriture de soi comme dit Audrey (Guiller, journaliste indépendante qui encadre la rédaction de Citad'elles, ndlr). Ça peut être des articles intimes mais on n'est pas en train de raconter nos « life ». On recueille des témoignages. On sort de soi, on sort de la prison. », explique Jessica. Et nous, on sort de nos préjugés, ça fait du bien.

| MARINE COMBE

SE LIBÉRER

L'HOMME BÉDÉISTE PARLE, ANGOULÊME RÉAGIT

Le 5 janvier, Riad Sattouf, auteur de *L'Arabe du Futur*, a annoncé sur Facebook son boycott du festival de bande-dessinée d'Angoulême, qui se déroulait fin janvier. Comme vingt-neuf de ses confrères, il avait été nommé pour le Grand Prix, l'ultime reconnaissance dans le milieu. Or, dans la sélection, aucune femme n'y figurait. Coutumier du fait, le festival affiche un zéro pointé en la matière. En quarante-trois ans d'existence, une seule femme a été récompensée par cette distinction, Florence Cestac. Et c'est pour ce manque de représentation féminine que le bédéiste s'est retiré de la compétition. Son impact médiatique a été considérable ; rejoint ensuite par d'autres professionnels. À tel point que le festival a enlevé la liste et proposé à tout le monde de s'y inscrire. Une victoire au goût amer. Car le Collectif des créatrices de bande dessinée contre le sexisme – créé depuis décembre 2013 par une centaine de femmes bédéistes – a été, à l'inverse, très peu médiatisé lorsqu'il a réagi, le même jour, sur son site. Encore un exemple qui prouve que les journalistes accordent plus d'importance à la parole des hommes... Même lorsqu'elle porte sur les femmes. Comme toujours, les mâles sont plus visibles car plus mis en avant. Comme toujours, les femmes restent dans l'ombre. Mais elles sont là, il ne suffit de pas grand chose pour les trouver. Question de volonté.

| MANON DENIAU



YEGG

SOMMAIRE | FÉVRIER 2016

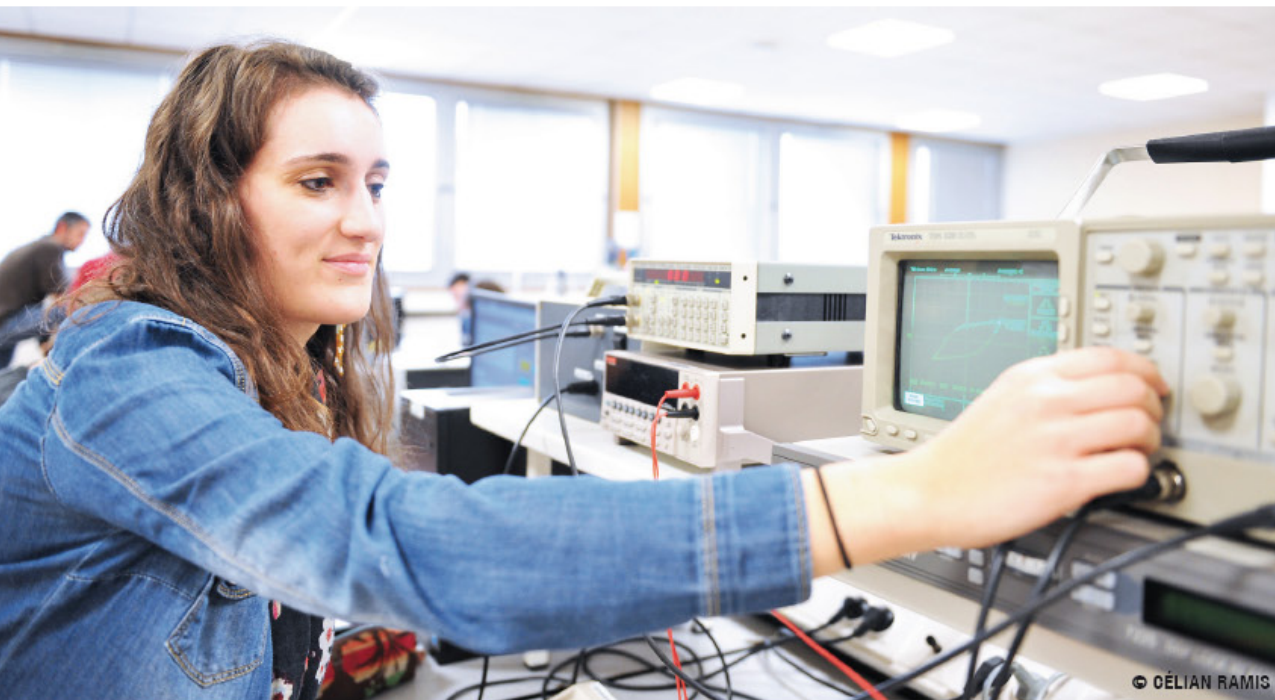
- La tête sur les planches - p.2
- Pas un sport de gonzesses ? - p.12
- Redonner la parole - p.6
- Rouler pour sa liberté - p.26
- Ça bouge en Bretagne - p.8
- La culture en bref - p.28
- La politique en bref - p.9
- L'eau et la porcelaine - p.29
- Culture en prison - p.10
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 44

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 MANON DENIAU | JOURNALISTE | manon.deniau@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

POUR LA MIXITÉ PROFESSIONNELLE



© CÉLIAN RAMIS

L'association Elles bougent a inauguré le 12 janvier dernier sa délégation bretonne à Rennes. Elle fédérera les actions qui incitent les étudiantes à s'orienter vers des secteurs scientifiques encore non-mixtes, comme l'informatique, l'aéronautique ou l'aérospatial.

La 18e délégation régionale d'Elles bougent s'est lancée dans la capitale bretonne, le mois dernier. Créée par Marie-Sophie Pawlak en 2005, l'association souhaite encourager les filles à s'orienter vers des disciplines dans lesquelles elles sont quasiment absentes, telles que la mécanique, l'informatique, le ferroviaire et l'aéronautique. Car les entreprises sont en demande d'effectif féminin. Mais l'augmentation évolue lentement. L'une des explications ? Peu de monde connaît véritablement les métiers d'ingénieurs. La blouse blanche, le bleu de travail ou le casque de chantier jaune sont ancrés dans les préjugés. Et les collégiennes et lycéennes pensent que ces professions ne sont pas pour elles. L'association parisienne, qui regroupe des établissements scolaires et des entreprises des secteurs scientifiques non mixtes, en a fait son cheval de bataille. Le rôle des marraines est essentiel. Au total, 2040 salariées des 45 entreprises partenaires rencontrent des jeunes filles pour parler de leurs professions. « Je fais des interventions dans des établissements scolaires ou dans des salons d'orientation », développe Claire Vantouroux, responsable sécurité et pyrotechnie à DCNS, marraine depuis deux ans et déléguée régionale de la nouvelle

antenne bretonne. Après avoir participé à la 3e édition des « Sciences de l'ingénieur au féminin » organisée par Elles bougent et UPSTI, le 26 novembre 2015, elle a gardé contact avec des lycéennes. « C'est sympa de voir qu'elles ont été boostées ou confortées dans leurs choix après notre rencontre ! », s'exclame la cadre de 28 ans qui a connu Elles bougent en terminale. 44 établissements scolaires de la région ont participé à l'évènement l'année dernière, une participation beaucoup plus forte que dans les 26 autres académies inscrites. La Bretagne étant très dynamique dans ce domaine, « c'était facile de lancer la délégation », explique Annaïck Morvan, déléguée régionale aux droits des femmes et égalité entre hommes et femmes. L'intérêt est de formaliser tout ce qu'il se fait déjà. Selon elle, l'association s'inscrit dans la continuité de la Convention académique pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif en Bretagne, signée en 2014. Cette volonté a été renforcée, la même année, par le lancement de la campagne nationale en faveur de la mixité des métiers. L'objectif a été donné : d'ici 2025, 30% des métiers devront être mixtes, contrairement à 12% aujourd'hui. | MANON DENIAU

bref

DOCUS SUBJECTIFS

Fin 2015, la journaliste Aline Mortamet a succédé à Bertrand Rault devenant ainsi la nouvelle déléguée régionale de France 3 Bretagne. En charge de la politique documentaire de la chaîne, elle déclare en janvier 2016, sur le site de Films en Bretagne, avoir « envie de soutenir des écritures singulières », intéressée par « le regard subjectif porté sur tel ou tel sujet » et par les films « habités, investis par les auteurs, incarnés ».

bref

sur la toile

bref

FEMMES DU MONDE

Du 1er au 31 mars, la journée internationale des femmes (8 mars) est célébrée à Rennes. Un avant-goût du programme des conférences : « La femme indienne sous le regard philosophique, spirituel et politique », « Les ouvrières de l'usine textile SPLI à Rennes en 1978 », « Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme », « C'Elles du Blosne racontent par la voix des jeunes d'Italie » ou encore « Place de la femme dans la société iranienne ».

bref

sur la toile

chiffre du mois

6/02

Fin de la Semaine chinoise, organisée par l'Institut Confucius de Bretagne, pour fêter le Nouvel an chinois. L'année 2016 est placée sous le signe du singe.

chiffre du mois

le tweet du mois

Il n'y a que des blancs dans la plupart des films et on trouve ça normal. La société ne ressemble pas à ça, désolée.

Laure @RedPuriette / 25-01-16

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



DELPHINE MARIE LOUIS

GRAPHISTE INDÉPENDANTE, MEMBRE DES ÉTABLISSEMENTS BOLLEC, MAQUETTISTE DE CITAD'ELLES

Elle coordonne et réalise la maquette de chaque numéro de *Citad'elles*, revue faite par et pour les détenues de la prison des femmes de Rennes. Un projet lancé en 2012 à l'initiative des Etablissements Bollec. Elle participait, le 23 janvier dernier à l'occasion du festival rennais Images de Justice, à la table-ronde « Pratiques artistiques en prison ».

Comment est financé Citad'elles ?

La culture en prison passe par les associations, comme ici la Ligue de l'enseignement 35. On avait déjà travaillé avec Anne-Héloïse Botrel, chargée de médiation culturelle dans le milieu carcéral, pour un fanzine à la Maison d'arrêt pour les hommes. C'est mieux de passer par la Ligue que d'être seuls face à l'administration pénitentiaire. Un an avant le premier numéro, Anne-Héloïse avait déjà un peu de budget de par la DRAC et on a cherché le reste. La 1ère année, on a mal évalué le nombre d'interventions. On est allés voir du côté des fondations d'entreprise. Pour obtenir quelque chose, il faut rentrer dans des cases. Nous, c'était celle des femmes. La fondation *ELLE* a été le déclencheur car elle avait aussi un carnet d'adresses. On a ciblé les côtés femmes et insertion/réinsertion. Puis le projet expérimental a pris une vraie valeur sociale. Ça a ouvert les portes d'autres fondations.

Comment tenir sur le long terme ?

On ne peut continuer que si les filles sont motivées. Et *Citad'elles* est un des seuls projets à durer aussi longtemps, avec la chorale de l'Opéra de Rennes. Peu fidélise autant. On leur demande, tous les 3 numéros, si elles veulent renouveler l'expérience. Elles ont toujours répondu oui. De là, on relance les fondations. Ne passer que par des financements privés permet de combattre les clichés disant que les détenu-e-s sont entretenue-s par nos impôts. La formation et la culture ne découlent pas du rôle de l'État et ce n'est pas plus mal qu'il y ait une séparation. Après on est transparents avec elles, on leur explique qu'il y a un risque que les financeurs ne redonnent pas d'argent. Le budget tourne autour de 27 000€. Tous les intervenants du projet - des professionnels, indépendants - sont rémunérés. Cette année, on est à 30 000€ car il y a l'expo Citad'elles Hors les Murs.

Les rédactrices parlent de pont entre l'extérieur et l'intérieur...

Au départ, le lectorat était clairement défini : les détenues. On a montré la revue à l'extérieur, il y avait un intérêt. On l'a mis en ligne et on a compris que ça intéressait réellement. De là, on a vu le contenu du magazine changer. Les retours et les journalistes venu-e-s pour le post mortem (*débriefing du numéro publié, ndlr*) ont indiqué qu'ils voulaient en savoir plus sur l'humain. Dans la maquette, j'ai prévu une colonne « Vécu » qui permet d'expliquer ce qu'elles vivent et de s'ouvrir, de faire témoigner leurs co-détenues. C'est un magazine de société bénéfique pour l'intérieur - avec des infos par exemple sur le droit de vote et comment s'inscrire sur les listes électorales de Rennes - que pour l'extérieur. Je ne savais pas que selon la peine, elles conservent ou non le droit de vote. Ce sont les détenues qui donnent le ton de *Citad'elles*. **MARINE COMBE**



© OÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



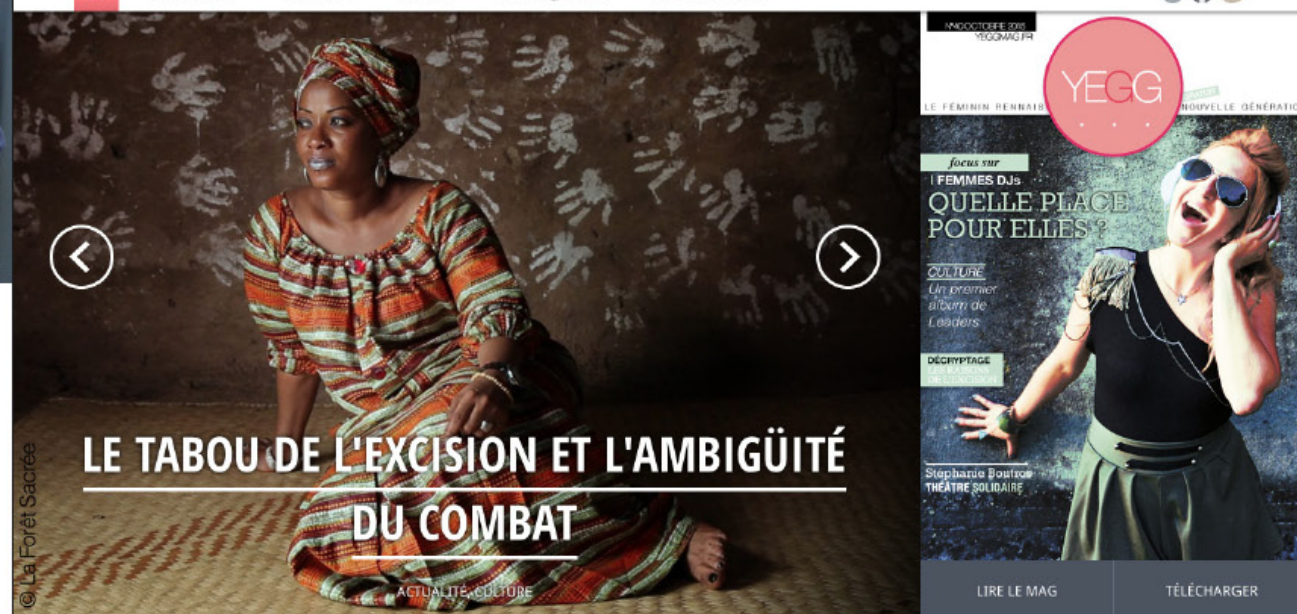
Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



FOCUS SUR

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

ELLES ENFILENT LES GANTS



Existe-t-il une boxe féminine ? A priori non. La démarche des femmes qui pratiquent ce sport est-elle similaire à celle des hommes ? Tout dépend des personnes. Comment sont accueillies les filles dans cette discipline que l'on pense (trop souvent) réservée aux hommes ? Bien. Si elles sont encore minoritaires à pousser les portes des clubs, elles sont en revanche indifférentes aux stéréotypes de genre qui existent dans l'imagerie populaire, voulant que la boxe – anglaise, française ou thaï – soit un sport violent exclusivement destiné aux hommes avides de castagne. Un cliché qui prouve que l'on connaît bien mal ce que l'on qualifie de *noble art*.

VALEURS SUR LE RING... ET EN DEHORS!

La Mézière, dimanche 31 janvier, 19h, salle Cas-siopée. Danaé Cuvinot est sacrée championne de Bretagne de boxe thaï, après un combat en 3 rounds de 3 minutes chacun, dans la catégorie amateur des moins de 57 kilos. Elle est maintenant qualifiée pour le tournoi de la zone Nord Ouest, dernière étape avant de pouvoir conquérir les championnats de France. Pendant plus de 10 minutes, la jeune boxeuse du club local Naga Muay Thai a affronté Barbara, de l'Association sportive des cheminots de Rennes. Encouragée dès son entrée, Danaé esquisse un sourire malicieux en montant sur le praticable. Selon le rituel d'arrivée sur le ring, elle longe les cordes des quatre côtés, salue son public ainsi que les juges et vient se placer au centre, à l'appel de l'arbitre. Un check du gant avec son adversaire et le combat débute. « Elle démarre

lentement mais elle va y aller et là, ça va partir !, murmure un spectateur. Ah regarde, j'te l'avais dit. » Très rapidement, elle lui donne raison. Elle déclenche plusieurs coups de pied, jambe bien droite, dont elle semble parfaitement maîtriser la technique. « *Shoote, shoote* », crie son entraîneur, Jérôme Juin. La sportive gagne en assurance dès le deuxième round, au cours duquel elle se montre de plus en plus offensive, concentrée, battante. Celle qui s'impatientait quelques heures auparavant côté public - la compétition ayant commencé un peu après 14h - réussit à épuiser sa challenger qui pourtant ne lâche rien. Les 30 dernières secondes se font intenses, les encouragements vrombissent dans les gradins, laissant finalement éclater une vive émotion dans l'assistance mêlant satisfaction et soulagement à l'annonce de sa victoire, lorsque l'arbitre

saisit son bras. Signe de bataille gagnée.

BANDE DE FILLES

Plus tôt dans l'après-midi, c'est Anaïs Serralta qui s'est illustrée sur le ring, ouvrant le bal des combats féminins. Quatre ans que la jeune adolescente de 15 ans pratique la boxe thaï et un an qu'elle évolue en compétition. Ce dimanche, elle perd son combat d'assauts mais démontre qu'elle en veut et qu'elle possède un potentiel technique. Et révèle également, à l'instar des 5 autres boxeuses du championnat, l'esthétisme de ce sport, fascinante chorégraphie gracieuse et puissante. « *De plus en plus de filles viennent faire de la boxe. Et elles ont des bons niveaux. Vous pouvez donc nous envoyer vos sœurs et vos filles...* », précise le *speaker* dont le commentaire, interprété à double sens, suscitera les ricanements des spectatrices et spectateurs. Sur les 180 licenciés du club Naga Muay Thai, un peu moins d'un tiers sont des femmes et environ 30 d'entre elles s'entraînent dans le groupe non mixte du lundi soir, mis en place au début de la saison 2014/2015, à La Mézière. « *Ça fait 6 ans que le club existe*, explique Jérôme Juin, boxeur depuis 25 ans. *Lors de la 4e saison, j'ai perdu une dizaine de filles. En les croisant, j'ai discuté avec elles des raisons de leur départ. Ce sont elles qui m'ont demandé une section féminine. J'ai dit ok mais je voulais qu'il y ait minimum 20 filles dans le cours.* » Et dès le lancement, cette nouveauté connaît le succès. Aujourd'hui, l'effectif est variable selon les semaines, oscillant entre 20 et 30 participantes. L'objectif étant de renforcer leur aisance technique et tactique, et leur assurance, pour pouvoir s'intégrer par la suite ou en parallèle aux autres cours, mixtes. Ce moment entre boxeuses pallie au manque



© CELIAN RAMIS

de confiance instauré dans les mentalités dès la petite enfance. « *Les garçons, ils se bagarrent dès la cour d'école. Les filles, non, et elles n'osent pas frapper car elles ont peur de faire mal. Depuis toutes petites, elles entendent dire que ce n'est pas bien. Ici, elles se disent 'j'ai le droit de le faire'. Mais attention, il ne faut pas assimiler la boxe à la violence. C'est un sport de combat mais les entraînements sont très protégés et nous ne prenons pas beaucoup de risques. Personne n'a envie d'aller bosser le lendemain avec la figure abimée.* », analyse l'entraîneur des sportives muay thaï. Pourtant, il semble que l'idée persiste inconsciemment et qu'il soit difficile de passer outre, même pour une fille : « *Un groupe de filles, ça change, c'est bien, assure Anaïs, un lundi soir de janvier à l'entraînement non mixte. Mais je préfère m'entraîner avec les gars. En combat avec eux, on peut taper.* » Ce soir-là, une quinzaine de boxeuses, âgées entre 15 et 45 ans environ, travaille les différentes techniques au fil d'une série d'exercices

“ On nous fait croire qu'on n'est pas capables. Qu'on est faibles. Quand on regarde dans le métro, les femmes sont recroquevillées. La boxe libère l'agressivité, dresse le corps des femmes et développe la force musculaire. Ça aide à s'affirmer et c'est un sport qui a plein de choses à apporter ! ”



© CELIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

en duo. « *J'ai du mal avec l'esquive* », « *Moi, c'est avec le crochet* » ou encore « *ah, je ne peux pas m'empêcher de réagir alors que c'est à ton tour* »... Les unes et les autres font face à leurs difficultés qu'elles affrontent lors des attaques ou en défense, dans une ambiance détendue. Aux alentours de 20h15, les sportifs du cours suivant foulent le plancher de la salle et s'amuse à taquiner : « *C'est tout de suite plus le bordel avec les femmes, ça bavarde !* » Plaisanterie, à n'en pas douter, qui assoie une supériorité dans l'implication des licencié-e-s : loisirs pour les femmes, engagement pour les hommes. Une image stéréotypée qui n'a pas épargné Anne-Gaëlle Derriennic, championne de France Élite, de boxe française, discipline aussi appelée savate (lire son interview p.24 et 25). Malgré tout, lors des combats, la notion de sexe s'évapore. Compétiteurs et compétitrices sont jugé-e-s, respecté-e-s et encouragé-e-s de manière similaire par le public, à petite majorité masculine.

ELLES ARRIVENT !

À 70 ans, Jean-Claude Guyard ne compte même plus combien de temps il a boxé. Après

18 ans au Cercle Paul Bert à mener la section boxe anglaise, il a fondé en 2005 le Club Pugilistique Rennes Villejean, dont il est président. Il parle comme s'il était né les mains dans les gants, aujourd'hui raccrochés mais pas délaissés. Loin de là. Il se souvient, avec Jacques Marguerite, entraîneur du club, de l'arrivée des premières filles. Il y a à peine 20 ans. D'abord dans la boxe éducative, où on apprend à toucher l'adversaire, sans appuyer, sans frapper. Puis en catégorie amateur. « *Il y a eu des réactions oui, évidemment, certains n'étaient pas d'accord mais ils se sont adaptés. Quand elles font leurs preuves, ils ne disent plus rien. Elles doivent faire deux fois plus d'effort que les gars* », commente Jacques. « *Aujourd'hui, nous, on est fières des filles du club. Et même, quand on regarde les filles dans les équipes, généralement, ce sont des têtes ! Avocat, médecins, ingénieures, cadres... Alors oui certains ont dit que ce n'était pas un sport féminin, que les femmes ne pouvaient pas prendre des coups parce que ça fait des marques... Mais ce sont des a priori ! À part certains qui restent dans leur connerie, les autres se sont ouverts et ont changé d'avis. Et heureusement !* », vient pré-



ciser Jean-Claude qui se délecte chaque soir de l'ambiance qui règne dans le gymnase loué par le CPRV manquant d'une salle de sport qui lui soit propre. À l'image du Naga Muay Thai, les femmes représentent presque 1/3 de l'effectif du Club, comptant près de 40 boxeuses sur environ 120 licenciés.

LA BOXE LIBÈRE

En novembre 2014, Audrey Chenu, militante féministe, était de passage à Rennes pour présenter son livre *Girlfight* – nous n'avions alors pas pensé à lui demander si le titre était en lien avec le film (que l'on ne vous recommande pas forcément, sauf pour la curiosité) du même nom réalisé en 2000 par Karyn Kusama sur une femme pratiquant la boxe - dans lequel elle parle, entre autre, de sa pratique sportive qu'elle exerce alors depuis 5 ans, l'enseignant égale-

ment aux petites filles. Lors de notre rencontre, elle défend bec et ongles la place des femmes dans ce sport : « *Il faut prendre l'espace, il y a plein de choses à déconstruire !* » La boxe se révèle comme un des sports les plus complets et exigeants, qui permet de prendre confiance en soi et de se forger un mental d'acier. « *On nous fait croire qu'on n'est pas capables. Qu'on est faibles. Quand on regarde dans le métro, les femmes sont recroquevillées. La boxe libère l'agressivité, dresse le corps des femmes et développe la force musculaire. Ça aide à s'affirmer et c'est un sport qui a plein de choses à apporter !* », avait-elle alors déclarée, passionnée et engagée (lire notre article « Audrey Chenu, son combat de femme vers l'émancipation » - 19/12/2014 - yeggmag.fr). Mettre du rythme, ne pas être contracté, effectuer des mouvements amples, ne pas gaspiller





© CÉLIAN RAMIS

de l'énergie en se dispersant... Les conseils prodigués par Maxime Cuminet, coach de boxe anglaise au sein du club Défenses tactiques, de Rennes, résonnent dans l'esprit des boxeurs/boxeuses. Dynamisme, précision, fluidité, rapidité, la boxe demande de la rigueur et de la discipline pour la maîtriser. Et cela n'échappe pas à celles et ceux venu-e-s s'entraîner, mercredi 27 janvier. Les cordes fouettent le sol d'un côté

du tatami, les poings fendent l'air de l'autre. Une chaleur moite envahit la salle. Puis, par deux, les participant-e-s se concentrent sur les feintes. L'objectif : apprendre à percer la défense de l'adversaire. Il faut élaborer sa stratégie rapidement. Avant que l'autre ne provoque l'action et ne déclenche en premier. « *Les bases techniques nous aident à maîtriser nos coups et à les recevoir. Les six premiers mois, ma famille*

anglaise), la question ne se pose pas lors de l'entraînement. Les sportives effectuent le premier exercice entre elles et dès le deuxième mouvement à travailler se tournent vers leurs homologues masculins, qui ne font pas cas du sexe de leurs partenaires.

SE DÉFOULER

Pour Liliane, comme pour toutes les femmes rencontrées lors de notre reportage, l'intérêt majeur de pratiquer ce sport réside dans le défolement et le dépassement qu'il permet. Toutes évoquent les bienfaits physiques de la boxe. Cardio, gainage, abdos, pompes, sauts à la corde, la pratique régulière entraîne musculature et perte de poids. « *J'ai connu un cas extrême une fois : un mec a perdu 25 kilos en un an. Mais ça c'est vraiment extrême. Pour maigrir, il ne suffit pas de venir une fois par semaine...* », précise Jérôme Juin. La sueur coule à chaque séance. Les sacs de frappe sont indispensables aux entraînements du CPRV pour le cardio et le développement du haut du corps, la boxe anglaise n'utilisant que cette partie-là (touches au buste et au visage), tandis que la savate fait appel aux poings et aux pieds, tout comme le muay thaï qui ajoute les genoux et les coudes. Un sport très complet et adéquat pour entretenir son corps et aérer son esprit. Mais pas uniquement. « *Je suis venue à la boxe car on m'a dit que ça m'irait bien. Je suis de base assez nerveuse et impulsive mais je déteste la violence. Là, c'est sûr on n'est pas dans une salle de sport où on fait de la danse, on n'a pas de maquillage, de talons hauts, on ressemble à rien pendant l'entraînement mais on n'est pas là pour être belles ou faire les pimbêches. On se défole dans un état d'esprit que j'aime bien, on se respecte, petits, grands, débutants, doués, femmes, hommes : on est tous ensemble, c'est mixte et tout le monde est accueilli.* », confie Adeline Coupeau, 26 ans, qui boxe depuis 3 ans au CPRV.

LA RÈGLE DU RESPECT

Poings, coudes, genoux et pieds sont désignés comme les armes des combattant-e-s. Au-delà des capacités physiques acquises grâce à la boxe, les valeurs transmises deviennent aussi

s'inquiétait un peu de me voir avec des bleus. Sur la peau noire, ça surprend », s'amuse Liliane Niyongira. À 26 ans, la jeune gestionnaire santé prend des cours de boxe depuis 2 ans et de krav maga depuis 5 ans. À force d'entraînement, elle se sent de plus en plus à l'aise, progresse et n'hésite pas à s'entraîner avec des hommes. Si les femmes sont en minorité, ne représentant qu'un quart de l'effectif (en boxe

des armes redoutables indissociables de la personnalité du boxeur et de la boxeuse. Si bon nombre de clichés s'accumule autour de la discipline, vue comme un sport de rue, une occasion de se bastonner, la notion de respect est bien réelle. Le combat est codifié. Les règles doivent être connues, apprises, intégrées, sous peine de sanction. Saluer les juges, respecter son adversaire, ne pas remettre en cause les décisions de l'arbitre, écouter son entraîneur, ne pas frapper avec l'intérieur du gant, toujours être précis même en défense... des points qui peuvent paraître évidents mais qui nécessitent une rigueur mentale qui s'applique comme un

réflexe sur le ring mais également en dehors. « Pour moi, c'est l'école de la vie, il y a un règlement très dur. », note Jean-Claude Guyard. Il connaît tous les membres de son club dans lequel les différentes nationalités et milieux sociaux se côtoient. Il prône la boxe sociale, la mixité, et a un mot pour chaque personne qui foule la porte du gymnase de la rue de Lorraine. Du coin de l'œil, il scrute la salle et observe toutes les personnes présentes, se nourrit de l'énergie communicative qui s'en dégage. Et défend l'idée d'un club convivial et familial. Dans un quartier populaire comme Villejean/Kennedy, une salle de boxe est un argument

La boxe fascine. Milieu fantasmé pour son côté populaire et « violent », il ne peut être ignoré du 7e art. Qu'en est-il de la boxe pratiquée par les femmes ? La rédaction a profité du sujet pour se faire quelques projections ciné et a attribué ses notes.

Catégorie Films français :

• *Dans les cordes*, de Magaly Richard-Serrano (2006) : Joseph s'investit corps et âme dans son club de boxe française. Il entraîne sa fille et sa nièce qui s'apprentent à boxer au Championnat de France. La défaite de l'une et la victoire de l'autre vont avoir des conséquences sur le trio et sur la pratique sportive des deux jeunes femmes. Le film démontre la puissance psychique de la boxe et se nourrit de réflexions sur l'engagement et la détermination.
Note : 3/5

• *Danbé, la tête haute*, de Bourlem Guerdjou (2014) : En 1986, Aya Cissoko voit son père et sa sœur mourir sous ses yeux dans un incendie criminel. Elle va grandir dans la colère et la boxe sera son exutoire jusqu'à être sacrée championne du monde. Le film porte un regard cru sur une réalité dramatique. Le parcours d'Aya redonne force et espoir et transmet une belle leçon de vie, en toute modestie.
Note : 4,5/5

Catégorie Films internationaux :

• *Million dollar baby*, de Clint Eastwood (USA, 2004) : Grâce à sa persévérance, Maggie va obtenir de Frankie qu'il devienne son coach et la fasse monter sur le ring. Les deux écorchés vont s'épauler l'un et l'autre dans une aventure émotionnelle intense. À sa sortie, le film rencontre le succès. Extrêmement prenant, il capte notre attention sans toutefois en laisser une marque indélébile.
Note : 3,5/5

• *Mary Kom*, de Omung Kumar (Inde, 2013) : Ado, elle est fascinée par la boxe et se lance intensément dans ce sport. Elle sera sacrée 4 fois de suite championne du monde avant de tomber enceinte. Sa carrière pourra-t-elle reprendre après son accouchement et en parallèle de sa vie de mère de jumeaux ? Ce biopic illustre la force d'une femme déterminée et engagée qui jamais n'accepte de céder. Encore aujourd'hui Mary Kom est une boxeuse internationale, elle était d'ailleurs présente aux JO de 2012. Fascinante et admirable.
Note : 4,5/5



© CÉLIAN RAMIS

d'intégration. Plutôt que de trainer dehors, les jeunes s'entraînent. Et s'entraident, et c'est là la fierté de Jean-Claude : les plus grands aident les plus petits aux devoirs, les liens se tissent, la notion de confiance en l'autre s'aiguise.

DES VALEURS DÈS L'ENFANCE

À côté du ring, monté chaque soir d'entraînement, une petite fille de 7 ans, Noémie, attend son papa. Il ne lui faut pas plus d'une minute avant d'enfiler des gants et de commencer à déclencher des directs du droit et du gauche contre les palettes que lui présente son grand oncle de 17 ans. Nul doute qu'elle rejoindra à la rentrée prochaine le groupe de boxe éducative, premier pas des enfants dans ce sport pour les assauts. Toucher sans appuyer, c'est la devise de cette pratique. On y apprend la maîtrise de soi, le respect mais aussi à mettre des coups, en recevoir et à découvrir ainsi ses propres capacités. L'apprentissage de la boxe favorise alors la confiance en soi, en prenant conscience de ses capacités. D'autant plus quand on est une femme dans un sport jugé pour les hommes. Le

“ Je suis venue à la boxe car on m'a dit que ça m'irait bien. Je suis de base assez nerveuse et impulsive mais je déteste la violence. On se défoule dans un état d'esprit que j'aime bien, on se respecte, petits, grands, débutants, doués, femmes, hommes : on est tous ensemble, c'est mixte et tout le monde est accueilli. ”

**LE CRAN DES BOXEUSES
A L'ECRAN**



© CÉLIAN RAMIS

président du CPRV se souvient d'une jeune fille prénommée Rose qui venait aux entraînements mais restait sur le banc à regarder : « Un jour, je l'ai emmenée à Brest. Elle a boxé, elle a gagné. J'ai croisé un peu plus tard la directrice de son collège qui m'a dit que c'était incroyable car Rose avait énormément pris en assurance. » La boxe force à se dépasser et à se découvrir. Se découvrir une résistance, une capacité à aller encore plus loin, à aller de l'avant, à canaliser son énergie et à maîtriser son corps, simultanément au développement d'une réflexion rapide, qui se doit d'être juste et précise. Mais il va plus loin : « Ici, on ne parle pas que de boxe ; on parle de leur vie aussi. »

CONFIANCE EN SOI

La confiance est donc primordiale et s'acquiert avec le temps. « Certaines sont timides à l'entraînement, discrètes. On les met en combat et elles deviennent des guerrières ! », commente Jérôme Juin. Les motivations sont aussi différentes que nombreuses, que ce soit pour s'entretenir, maigrir ou se défendre. Un argument que la plupart des femmes rencontrées réfutent. « On prend confiance en nous mais faut pas être

dupe. Si je me fais agressée, je ne sais pas si je saurais me protéger. », déclare Rozenn Juin, 35 ans, boxeuse dans le club Naga Muay Thaï depuis 4 ans. Même son de cloche du côté de Juliette Josselin, 24 ans, boxeuse au CPRV depuis la rentrée 2015 : « Je n'en fais pas depuis longtemps, je ne sais pas donc au niveau des répercussions mais je ne fais pas de la boxe pour me sentir en sécurité dans la rue. »

Pour Laélia, la boxe est un moteur de confiance pour les femmes. À 28 ans, elle pratique pour la 3e année le noble art et a intégré le club Défenses tactiques en arrivant à Rennes en septembre dernier. « Ça a changé énormément de choses pour moi. Vraiment. Avant, je vivais à Paris, je souffrais du harcèlement de rue, du sexisme ordinaire. Moi, je suis du genre à sourire dans ces cas là. », explique-t-elle à la fin du cours. Plusieurs points lui apparaissent. Le premier : le sport de combat, discipline « qui ne va pas de soi pour les filles », alimente la confiance en soi et diminue la peur des interactions et donc les risques d'interaction. L'attitude influençant directement les agresseurs. Le second : la boxeuse apprend à ne plus se laisser faire et à réagir lorsqu'elle est victime d'une situation

sexiste. « Un jour, un type me harcelait dans le train et m'a craché dessus. Je lui ai mis un coup de poing. Alors je ne dis pas que c'est la solution et c'est vraiment pas génial de frapper quelqu'un. Mais en fait il a été tellement surpris, pensant que je n'allais pas réagir, qu'il n'a plus rien fait. Et je me dis qu'il ne le fera plus ! », affirme-t-elle. Tout comme Juliette, Laélia est de celles qui aiment briser les codes genrés et ne surtout pas se laisser enfermer dans les normes sociales. Être une femme ne devrait pas être un frein. Et la jeune femme se réjouit d'avoir intégré le club rennais qui prend soin d'employer un langage mixte. « Au masculin et au féminin. Il adapte quand il y a des différences (protection de la poitrine par exemple, ndr) et surtout il ne nous infantilise pas. J'aime le discours que le club tient : une fille peut avoir les mêmes forces de frappe qu'un homme. », souligne Laélia.

Ne manque plus qu'à appliquer cette qualité de parole au domaine du sport, secteur dans lequel les stéréotypes ont encore la vie dure. Y a-t-il une chance que ce soit le cas aux JO de Rio cette année ? Pas sûre mais quelques boxeuses devraient nous mettre KO de par leur maîtrise et leurs compétences. En 2012, elles étaient passées, hélas, inaperçues...



© CÉLIAN RAMIS

ANNE-GAËLLE DERRIENNIC : "SE DONNER LES MOYENS D'Y ARRIVER"

C'est une compétitrice aguerrie. De la gymnastique, elle passe à la boxe française, la savate, un sport qu'elle pratique depuis 10 ans. En arrivant à Rennes il y a 2 ans, Anne-Gaëlle Derriennic se lance dans la compétition. La détermination de la jeune trentenaire, originaire du Sud Ouest, lui vaut d'être sacrée championne de France Elite B en 2015. En parallèle de ses études à l'école de kiné, la sportive vise à présent le podium de l'Elite A, tremplin pour une sélection en équipe de France.

YEGG : Pourquoi avoir choisi la boxe ?

Anne-Gaëlle Derriennic : C'est un sport qui permet de se défouler en peu de temps. En 1h30, on est complètement rincé. Il fait appel à plein de choses comme la souplesse, la coordination, la rapidité... C'est un sport complet ! La boxe française est moins traumatisante car il y a plus de cibles, pas

uniquement buste et figure, et de choix dans les armes.

Quel est le rythme d'entraînement ?

Je suis à 3 entraînements de 2h par semaine. Mais ça peut aller jusqu'à 5 entraînements par semaine à l'approche d'une compétition. Ce sont les entraîneurs qui planifient les rythmes. Un mois, un mois et demi avant une compétition, je suis à 4 entraînements par semaine. Et ils peuvent choisir d'en rajouter s'il y a besoin de développer la tactique ou la technique.

On dit que la boxe française est la plus féminine. Êtes-vous d'accord ?

Pour moi, il n'y a pas de boxe féminine. Quand on est en combat, les femmes et les hommes ont la même volonté sur le ring. Ce sont les mêmes impacts, proportionnellement au poids, la même intensité. Pour moi, c'est unisexe.

Pourquoi avez-vous voulu passer en compétition ?

J'ai une vision du sport de compétitrice. Pour moi, c'est l'évolution normale. On apprend un sport, les bases, puis on développe, les assauts, les combats, Elite. Mais je comprends que des femmes ne veulent pas aller au combat. Après, on est préparé-e-s quand on arrive sur le ring. On a une préparation psychologique et physique.



© CÉLIAN RAMIS

Que vous apporte la boxe ?

Pour une grande partie des gens, la boxe est un sport dans lequel on se met sur la figure. C'est beaucoup plus élaboré que ça. On doit réfléchir, provoquer l'autre pour toucher là où on veut, quand on veut. C'est comme un jeu d'échecs avec une grande rapidité pour réfléchir sous la pression. La boxe française est très codifiée. Elle comporte beaucoup de règles. Ce n'est pas du combat de rue. On a des gants et ça se passe entre des cordes. Pas dans la rue et n'importe comment. C'est comme un art, la boxe. (...) Il faut avoir conscience du danger. On peut prendre un mauvais coup, un KO, il faut bien réfléchir. Quand on va sur le ring, on pense à son combat, il faut faire le vide, être très concentré.

Quels regards les hommes et les femmes portent sur vous ?

Les hommes sont souvent étonnés. Avec mon petit gabarit, ils ne s'imaginent pas que je fais de la boxe. Ou alors en loisirs. Quand je montre mes combats, ils se disent qu'ils ont en face d'eux un bout de femme qui sait se servir de ses pieds et de ses poings sur un ring. Les femmes ont plutôt tendance à dire « Ah oui c'est bien de faire ça... Mais moi je ne le ferais pas ! ». Surtout quand elles me voient avec un cocard (Rires). Mais certaines de mes amies ont testé et ont accroché malgré tout !

Vous souvenez-vous de votre premier combat ?

Oui, c'était un gala, j'étais à l'époque au club de Brest. Il y avait de la musique, des jeux de lumière : le gros stress ! Les entraîneurs savent transformer ça en bon stress et puis quand on monte sur le ring, on oublie tout. J'en garde un très bon souvenir.

Un combat vous a-t-il marqué en particulier ?

Mon premier combat en Elite, ça devait être en avril je crois (2015, ndr). Mon premier 5 x 2 minutes. Je combattais contre une amie d'un club de Nantes avec qui je me suis beaucoup entraînée. C'était assez fort. On rentrait dans la cour des grandes.

Dans quelle ambiance est-on au Championnat de France ?

C'est assez bizarre et en même temps il ne faut pas trop se mettre la pression. Ce n'est pas comme un gala ; ce sont des combats à la chaîne, une

soixantaine dans la journée. Il faut alors observer les jeux des adversaires, repérer qui on va peut-être rencontrer. Et vu l'enjeu, on veut aller jusqu'au bout. Il faut être solide psychologiquement.

Vous étiez en catégorie F52 – Coqs, qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est la catégorie des femmes de moins de 52kg. Coqs, c'était le nom à ce moment-là. Et c'était l'Elite B. C'est comme la ligue 2 au foot. Cette année, je suis en Elite A, je me suis qualifiée en janvier pour la demi-finale (qui se jouera le 27 février).

Quel objectif vous fixez-vous ?

C'est la première année en Elite alors l'idée ici est de prendre les combats les uns après les autres. Mais mon rêve est évidemment d'aller en finale !

Et si c'est le cas ?

Les 2 finalistes sont sélectionnables en Equipe de France. Mais il y a beaucoup de prétendants pour peu de places. Dans ma catégorie, l'une des plus grosses catégories, on était 12 femmes. En Elite, il y en a entre 40 et 50. Ça représente environ 1/3 de l'effectif total.

Que diriez-vous aux femmes pour leur donner envie d'intégrer le milieu de la boxe ?

Que malgré l'étiquette de sport d'hommes, les femmes ont leur place dans la boxe. Ce n'est pas un sport de garçon manqué, pas du tout. Il y a une bonne entente aux entraînements entre les femmes et les hommes et nous sommes bien intégrées. Il n'y a pas de différences entre nous. Nous avons les mêmes cours, les mêmes gants, deux pieds, deux mains ! C'est un sport accessible, très physique et ce n'est pas un sport de bagarre. Après, il faut essayer pour voir si on accroche.

La boxe transmet des valeurs utiles sur le ring comme en dehors...

Ah c'est sûr, il vaut mieux avoir confiance en ses armes quand on est sur le ring (Rires) ! Personnellement, je ne suis pas quelqu'un qui a naturellement confiance en soi mais on apprend au fur et à mesure. Evidemment, la boxe transmet aussi sur la vie de tous les jours. On se fixe un objectif et on se donne les moyens d'y arriver.



© CÉLIAN RAMIS

LA DIFFÉRENCE EST UNE FORCE

Le roller derby permet à chaque personne de trouver sa place, quel que soit son corps et son identité de genre. L'inclusion se retrouve dans les gènes de ce sport de contact américain, principalement féminin. Exemple avec la ligue de Roller Derby Rennes, à l'occasion d'un de leurs entraînements, le 23 janvier dernier.

Une quarantaine de joueuses sont venues s'entraîner, ce samedi 23 janvier, au complexe sportif Félix Masson, dans le nord de Rennes. Après les échauffements, elles mettent leur équipement : quads aux pieds (des patins à roulettes à quatre roues), casque, protège genoux, protège coudes et protège dents.

Le but de ce sport de contact ? La « jammeuse » de chaque équipe doit passer le « pack », quatre joueuses qui lui bloquent le passage, sur le « track », la piste. Dans des rounds de deux minutes maximum, elle marque des points à chaque tour. Les nouvelles recrues, les « fresh meat », doivent connaître ces règles pour obtenir leurs Minimum Skills, sésame qui permet de jouer aux matches. Ce test théorique et pratique est conséquent : 80

pages de règlement à apprendre et 27 tours de piste à réaliser en moins de cinq minutes.

Alors que les trois équipes de la ligue rennaise féminine, Les Déferlantes, Les Vilaines et les Mortal Condate, simulent des blocages et parlent stratégies, sept apprenti-e-s travaillent leur équilibre et agilité, dans le fond de la salle. Parmi eux, Ophélie, 28 ans, qui a commencé le roller derby en septembre dernier. Avant, elle n'avait pratiqué aucun sport à roulettes. Et dans cette discipline, elle s'est affirmée : « *Je n'aurais jamais pensé être capable d'aller en arrière, de sauter en avant. Quand t'y arrives, t'es trop fière.* »

Nouvelle arrivée dans la ville, Ophélie y a rencontré sa « derby family ». Chaque novice a son parrain ou sa marraine qui la soutient. Intégrer cette famille,

c'est aussi choisir son « derby name » et son chiffre, qui façonne l'identité derby. Ce qui facilite l'intégration et crée des liens forts.

POUR LES JOUEUSES, PAR LES JOUEUSES

En plus des 9 heures d'entraînement proposées par semaine, l'association Roller Derby Rennes, constituée de 80 membres, est gérée et autofinancée par les joueuses depuis le début, en 2011.

« Pour les joueuses, par les joueuses ». Tel est l'adage de la Women's Flat Track Derby Association (WFTDA), montée en 2004, qui a fait renaître de ses cendres le roller derby, délaissé depuis les années 90. Au départ, ce sport s'apparentait à une course mixte en rollers, inventée par Leo Seltzer en 1935, et est ensuite devenu du catch sur patins. Au début des années 2000, des Texanes issues du mouvement punk l'ont recréé en gardant l'idée du roller et du catch. Et l'ont rendu militant.

Pour pouvoir intégrer la WFTDA, les clubs ne doivent être constitués que de femmes et détenus à 51% et gérés à 67% par elles. En mai 2014, la ligue rennaise a été mise en « apprentie » par l'association américaine, comme 5 autres françaises, pour rejoindre les 355 inscrites dans le monde. À cause de ces contraintes, Roller Derby Rennes a refusé les joueurs masculins. L'équipe des Bonhommes s'est constituée à part, en 2013. Dernière avancée de la WFTDA : depuis quatre ans, elle autorise toute personne qui se définit comme femme ou non-binaire à intégrer ses ligues. C'est d'ailleurs au sein de Roller Derby Rennes que Lux, « gender fluid »*, a osé être lui-même : « *C'est le premier endroit collectif où j'ai utilisé mon prénom et les pronoms qui me conviennent, et cela fait un bien monstre.* »

Néanmoins, cela ne signifie pas que les personnes LGBTQI (Lesbien Gay Bi Trans Queer Intersexe) sont plus présentes, nuance Nasty Nurse, fondatrice de la ligue et coach des Déferlantes. « *C'est juste plus assumé* », complète Angry Stitch, joueuse des Déferlantes.

LE DROIT DE MONTRER SON CORPS

Comme les identités, les corps, eux aussi, ne sont pas normés. « *On m'a dit lorsque je suis arrivée : «Tiens, c'est bien, on a besoin de gros culs dans la ligue»* », se rappelle Bionic'Talope, qui a commencé en septembre 2013 et joue chez les

Mortal Condate, la nouvelle équipe. Chacune a une utilité différente selon les gabarits.

« *C'est vrai qu'on est un univers particulier quand même. Il y a des tatouées, des rasées, des bleues, des rouges, des vertes ! Des femmes grosses, minces, petites, grandes... Peu de sports ont autant de diversité et c'est plus facile de trouver sa place* », estime Kissy Frott'Cyprine, 37 ans, la doyenne. L'afficher, c'est se réapproprié ce corps souvent pointé du doigt car il ne correspond pas aux normes de beauté occidentales.

La mise en scène de soi est surtout visible lors des matches. Pour impressionner l'adversaire, les filles se maquillent, ont un hymne de guerre et une musique d'entrée. « *Quand je me maquille, je rentre dans mon personnage, c'est un rituel et j'ai moins les chocottes en entrant sur la piste* », admet Pixel Rider, joueuse des Vilaines. Kissy Frott'Cyprine s'est d'ailleurs intéressée au roller derby par ce côté spectacle, il y a deux ans. Mais la maquilleuse professionnelle n'est pas majoritaire : « *Je pensais qu'il y en avait beaucoup plus.* »

SPORT DE COMPÉTITION

Un changement s'est opéré à Roller Derby Rennes. Les mini-shorts se sont transformés en leggings et les t-shirts customisés en maillots officiels. Le développement du roller derby rennais impacte cet aspect «rock'n'roll». « *Plus on s'affirme comme un «vrai» sport et on va vers un niveau élevé, plus les tenues deviennent pratiques plutôt qu'esthétiques* », confirme Nasty Nurse, qui a fait partie de l'équipe française, il y a deux ans. Reconnu fin 2014 comme activité sportive par la Fédération Française du Roller Sports (FFRS), l'enjeu n'est plus le même pour les 133 clubs nationaux.

Cette saison, Les Déferlantes et Les Vilaines arrivent en championnat, en Élite pour l'une, en Nationale 2 pour l'autre. Certaines joueuses veulent être reconnues comme sportives de haut niveau, d'autres préfèrent s'amuser. Ces approches coexistent actuellement mais vont se creuser.

Le moment charnière se joue là. Total Ripley, des Mortal Condate, en est persuadée : « *Un sport comme le derby ne peut pas garder cet ancrage s'il s'institutionnalise. Il sera récupéré et lissé.* » Et cela passe par l'uniformisation des tenues en premier, puis des corps, à force d'entraînements, de muscles pris et de graisse perdue.

■ MANON DENIAU

bref

CHERCHER ALCESTE

Après *Ali 74*, Nicolas Bonneau s'attaque au mythique personnage du théâtre français, le Misanthrope, dans sa nouvelle création *Looking for Alceste*. Il se demande ce que cette figure nous dit sur nous, individus, et sur nos modes de vie en société, faisant un parallèle avec nos préoccupations actuelles. Il s'entoure sur scène de deux comédiennes musiciennes : Fannytastic et Juliette Divry. À découvrir les 2 et 3 mars au théâtre L'aire Libre, à St-Jacques-de-la-Lande.

bref

à l' affiche

chiffre du mois

2/03

Voix croisées de la comédienne Rozenn Fournier et de la professeure en littérature française Elisabeth Lavezzi pour des lectures commentées autour du « moi » aux Champs Libres, Rennes.

chiffre du mois

yegg aime le cinéma

TRAVELLING
SÉOUL - CORÉE DU SUD
Jusqu'au 9 février - Rennes et sa métropole

bref

LA SUITE AU CINÉ

La réalisatrice Pascale Breton présente en avant-première son deuxième long métrage, *Suite Armoricaïne* (lire notre article sur le sujet dans *YEGG#20* - Décembre 2013) le 8 février au ciné TNB de Rennes - sortie bretonne le 2 mars et sortie nationale le 9 mars. Tourné entièrement en Bretagne et notamment sur le campus de l'université Rennes 2, le film retrace la rencontre entre une enseignante en histoire de l'art et un étudiant en géographie dont les destins vont s'entremêler.

bref

à l' affiche

POÉSIE DU GOUTTE À GOUTTE

Depuis le 16 janvier, et jusqu'au 14 février, Le Bon Accueil de Rennes - Lieu d'arts sonores - accueille Hyalin, l'exposition envoûtante de Tomoko Sauvage. Une invitation poétique à la quiétude et l'apaisement.



© CÉLIAN RAMIS

L'œuvre de Tomoko Sauvage hypnotise. De longues ficelles suspendues détiennent en leur bout des blocs de glace que l'artiste a pris le soin de casser de manière aléatoire. Et sous chaque sculpture gelée, un bol en porcelaine légèrement rempli d'eau. Dans cette eau, un micro adapté au liquide. C'est avec fascination que l'on observe cette installation, guettant avec attention la fonte de ces blocs et les perles transparentes qui gouttent dans les récipients. « *Il va falloir les changer régulièrement* », plaisante Tomoko Sauvage. De cette eau qui tombe finement et lentement, elle en a fait son instrument, inspirée de chants traditionnels du Sud de l'Inde. « *Grâce au bol amplifié, le goutte à goutte devient un instrument automatique.* », explique-t-elle. Née au Japon il y a 34 ans, dans la banlieue de Tokyo, elle s'est installée à Paris en 2003. Plus facile, selon elle, en Europe et en particulier en France d'être une artiste : « *Notamment en ce qui concerne les subventions pour l'art. Mais c'est surtout plus facile d'être une femme qui travaille après avoir eu 2 enfants. Au Japon, ce que je fais serait certainement*

interdit. Je suis tout le temps en déplacement ! » Depuis 6 ans, elle sillonne le monde pour des concerts mais aussi pour dévoiler sa pièce d'art. Au fil de ses voyages, la porcelaine, « *matière précieuse que travaille le Centre européen de Céramique, à Limoges* », brinquebalée dans les soutes des avions, se brise. Pour l'artiste japonaise, pas question de s'en séparer. Elle en fait une deuxième œuvre, qu'elle présente lors de sa première expo bretonne, au Bon Accueil, jusqu'au 14 février. Grâce au vent, au souffle, aux vibrations des pas sur le sol qui se répercutent sur les murs et les plafonds, les ficelles - qui cette fois suspendent des morceaux de céramique - bougent, créant ainsi un son cristallin : « *Je trouve que cela correspond au thème de l'exposition, sur la transparence (Hyalin signifiant « Qui a la transparence de l'eau », ndlr). Ici, je présente mon univers mais il y a différentes interprétations selon les sensibilités.* » Elle prône la libre sensation à travers ses sculptures éphémères. Pourtant, les matériaux convergent vers un sentiment de quiétude et de bien-être apporté par l'instant contemplatif proposé.

I MARINE COMBÉ

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE UNE
BONNE ANNÉE BISSECTILE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

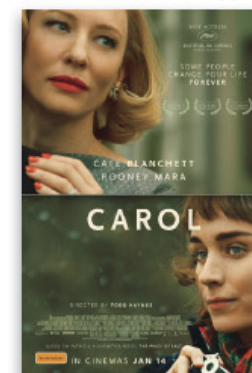


- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30



CAROL TODD HAYNES FÉVRIER 2016

New York, 1952. Carol est une femme élégante, riche et sophistiquée. Maman d'une petite fille, elle vit un mariage douloureux qui bat de l'aile. En cette veille de Noël, Carol ère dans les rayons d'un grand magasin. C'est là qu'elle fera la rencontre de Thérèse, une jeune femme fragile et spontanée. Les deux femmes vont se revoir et commenceront à s'apprécier jusqu'à se laisser tenter par un voyage improvisé au cœur de l'Amérique. Si Carol est déjà initiée aux vertus saphiques, ce qui a ruiné son mariage, Thérèse, elle, découvre les plaisirs charnels et l'amour pour une femme. Ce road trip organisé en dernière minute va les changer à jamais et les faire s'aimer d'une passion inconsciente et impossible dans ce puritanisme américain des années 50. Après *Loin du Paradis* sorti en 2002, Todd Haynes rejoue la dramaturgie et l'esthétique des années 50. Les deux femmes opposées et programmées à ne jamais se rencontrer devront renaitre au sein d'une vie qui ne sera plus jamais la même.



L'auteur traite avec une grande simplicité l'homosexualité des deux femmes. Une clarté aux limites du dépouillement qui tend à creuser quelques longueurs dans le rythme et qui souligne quelques faiblesses scénaristiques. Entre extrême sensualité et chasteté absolue le film est bien l'émouvante histoire d'une rencontre amoureuse. Il faudra retenir le jeu des actrices puissant et précis qui révèlent des personnages émouvants et absorbés par la peur, la douleur et les sentiments.

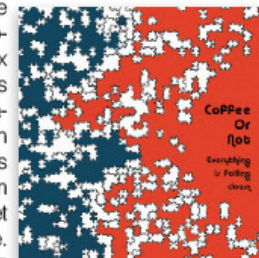
| CÉLIAN RAMIS

Musique

EVERYTHING IS FALLIN DOWN COFFE OR NOT JANVIER 2016

Aller plus loin, franchir une étape et surtout, « se dépasser ». Les Bruxellois affichent clairement leur volonté avec ce 4e album. Le duo, transformé en trio pour cet opus - Frédéric Renaux qui les accompagne sur scène depuis 2012 a participé à l'enregistrement - continue de prôner la philosophie du Do It Yourself (DIY). Soho Grant écrit les textes, Renaud Versteegen compose avec elle la musique et ils enregistrent ensemble dans leur appartement qu'il partage en couple. Sans oublier la pochette signée par leur voisin... Leur relation fusionnelle provoque une fois encore des étincelles et colore de leurs 2 voix les 10 chansons qui figurent sur le disque. Des chansons entraînant grâce à la simplicité de l'instrumentale, sans fioritures, qui rappelle Mesparrow et qui fait appel à des boucles et aux sonorités électroniques de la guitare. Le clavier permet l'installation d'atmosphères douces et planantes. Un album efficace et reposant, et une jolie découverte.

| MARINE COMBE



Dvd

NE M'ABANDONNE PAS XAVIER DURRINGER FÉVRIER 2016

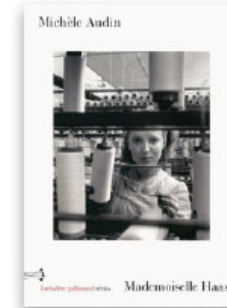
Shama, 17 ans, est brillante dans ses études et fait la fierté de ses parents. Elle est admise au concours de Science Po. Mais à l'insu de ses parents elle se marie avec un jeune homme converti à l'islam radical. Celui-ci est parti en Syrie et Shama projette de l'y rejoindre. Lorsque sa maman Ines, médecin urgentiste, découvre que sa fille a épousé un djihadiste, elle fait tout pour empêcher son départ programmé pour le califat de Daesh. Si sa fille niera au tout début, elle affirmera très vite son amour pour Dieu et son nouveau style de vie en recherche de pureté. Complètement endoctrinée et devenue étrangère aux yeux de ses parents Shama refuse tout dialogue avec ceux-ci. Sa maman se verra contrainte de la séquestrer avec l'aide du père du jeune converti parti pour la Syrie. Elle devra alors affronter une souffrance qui lui est inconnue. Xavier Durringer réalise un film poignant sur une actualité brûlante. Les attentats de Charlie Hebdo sont intervenus pendant l'écriture du scénario. Les événements ont dû être pris en compte afin d'intégrer des éléments d'une réalité nouvelle dans la fiction. Si l'auteur assume la dimension politique et sociale, il prend le contre-pied des clichés sur les jeunes de banlieue. Le réalisateur s'attache à raconter le combat d'une famille ordinaire et intégrée qui vit sa religion de façon diverse et modérée. Diffusé sur France 2, le film est important et à montrer à tous les adolescents.



Livre

MADemoiselle HAAS MICHÈLE AUDIN JANVIER 2016

Aline, Léopoldine, Catherine, Valentine, Céline, Pauline, Claudine, Eveline... Elles ont toutes des noms terminant en *ine* et s'appellent toutes Mademoiselle Haas. La mathématicienne et oulipienne Michèle Audin a croisé leur chemin en 1974 lorsqu'elle avait 20 ans. Elles ont rêvé, elles ont surmonté des tourments, elles ont bravé les interdits, elles ont vécu, elles ont ri, elles ont sombré... De ces femmes, elle s'en souvient et choisit de dresser leurs portraits dans des nouvelles romancées qui tendent à remettre les choses à leur place et dans leur contexte. Les histoires se déroulent en 1934 ou un peu après. Aujourd'hui qu'en retient-on ? « Elles sont invisibles. Ignorées des livres d'histoire. Oubliées.



Omises, plutôt », nous signale la quatrième de couverture. On se plonge alors dans une lecture acheminée comme pour essayer de faire marche arrière et pour retourner chercher les « laissées de côté ». Au fil des pages, on se prend de tendresse et d'émotions pour leurs (terribles) aventures qui font aujourd'hui notre histoire commune.

| MARINE COMBE



© CELIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 28 : Quand j'ai découvert le hockey subaquatique

Les 30 et 31 janvier, la piscine Bréquigny a connu des remous dans les eaux de ses bassins. Près de 150 joueuses venues de France et d'Europe se sont réunies à l'initiative de la section féminine de Rennes Sports Sous-Marins (RSSM), qui organisait la 3e édition d'un tournoi amical de hockey subaquatique. La moitié du grand bassin est devenue le terrain de jeu des hockeuses, parées de maillots de bain, masques, tubas, bonnets, gants et cross. Insolite ? On pourrait le croire, guidé-e-s par notre méconnaissance, cette discipline existant depuis 60 ans et se développant à Rennes depuis 1982 au RSSM où 25 féminines évoluent actuellement, sur un effectif de 70 personnes. Autour de la piscine, les équipes, mélangées le samedi, parlent stratégie et poussent un cri de guerre pour s'encourager. D'autres joueuses bordent le bassin

en sautillant sur place et en effectuant des séries de genoux-poitrine pour s'échauffer. Lorsque la sirène retentit, les 12 hockeuses – 6 par équipe – déjà immergées lâchent le bord en nageant vers le milieu du terrain et plongent en direction du palet qu'il leur faudra pousser, au sol, à l'aide des petites cross dans les zones de but adverses. Des gradins, le spectacle est étonnant. La plongée collective délivrant vagues et écumes en surface prend des airs de banc de poissons. De nombreux mouvements s'opèrent, une alternance étant mise en place par les sportives en apnée qui remontent prendre de l'air puis retournent au cœur de l'attaque, encadrée par deux arbitres. Pour suivre le jeu, une caméra filme les actions retransmises sur écran pour les spectatrices et spectateurs qui assistent, ébahis-e-s, à un sport qui demande précision, agilité et rapidité.

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA DOMINIQUE RVOAS-DANTEC
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPERÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPERÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUCK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR